Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

56 | 2018

Un autre XIX^e siècle : l'Inde sous domination coloniale

Agriculture et « amélioration » dans l'Inde des début de l'ère coloniale : *une préhistoire du développement*

*Agriculture and 'Improvement' in Early Colonial India: A Pre-History of
Development*

*Landwirtschaft und „Verbesserung“ im frühen kolonialen Indien: eine
Vorgeschichte der Entwicklung*

David Arnold

Traducteur : Laurent Bury

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5478>

DOI : 10.4000/rh19.5478

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2018

Pagination : 89-112

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

David Arnold, « Agriculture et « amélioration » dans l'Inde des débuts de l'ère coloniale : *une préhistoire du développement* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 56 | 2018, mis en ligne le 15 octobre 2020, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5478> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5478>

DAVID ARNOLD

Agriculture et « amélioration » dans l'Inde des débuts de l'ère coloniale : une préhistoire du développement

L'INTRODUCTION DE L'« AMÉLIORATION »

Il y a quarante ans, dans un essai pionnier sur l'économie politique des débuts de l'ère coloniale en Inde, Ranajit Guha examinait les échanges intellectuels qui avaient débouché sur la création du Règlement permanent (*Permanent settlement*) au Bengale en 1793, sous l'administration de lord Cornwallis. Cet accord avait établi sur le sol indien un attachement whig à la propriété privée et fondait une « règle de propriété » qui allait durer dans cette province jusqu'à la fin de l'époque coloniale¹. Au cœur des débats étudiés par Guha figurait la certitude que la propriété terrienne était la véritable source de « prospérité, bonheur et richesse », sa valeur étant augmentée par les propriétaires « améliorateurs » et leurs locataires. Les idéaux du capitalisme progressiste, exprimés à travers la notion d'amélioration agricole (qui transcendait la vision plus étroitement mercantile de la Compagnie des Indes orientales avant sa récente acquisition de l'est de l'Inde), furent régulièrement invoqués dans les documents élaborés par Cornwallis en 1789-90 et identifiés comme moyen d'assurer le bien-être des sujets indiens de la Grande-Bretagne et de garantir la permanence de l'autorité britannique². Guha estimait que cette doctrine s'enracinait dans la pensée des Physiocrates français et, plus immédiatement, dans les enclosures, les innovations agricoles et les bouleversements technologiques survenus dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, qu'on associe à des personnalités emblématiques comme « Turnip » Townshend³ et Jethro Tull. En mettant en relief la lignée agraire de l'amélioration, Guha aida à placer la révolution agricole plutôt qu'industrielle au centre de la théorie et de la pratique des débuts de l'ère coloniale en Inde.

Telle qu'appliquée au Bengale dans le cadre du Règlement permanent, l'amélioration prit la forme d'une tentative visant à créer une classe de pro-

1. Ranajit Guha, *A Rule of Property for Bengal: An Essay on the Idea of Permanent Settlement*, Paris, Mouton, 1963.

2. *Ibid.*, p. 18, p. 172.

3. Charles Townshend fut surnommé « Turnip [navet] Townshend » en raison de ses expérimentations agricoles. (Note de la RH19).

priétaires terriens indiens (les *zamindars*), conçue « sur le modèle anglais de l'époque »⁴. La charge fiscale des *zamindars* était fixée à perpétuité ; la loyauté et l'intérêt matériel les liaient aux Britanniques, et ils étaient tenus de favoriser la transformation agricole nécessaire pour augmenter la productivité rurale, permettre une hausse des revenus de la terre et fournir les produits agricoles requis pour le commerce et l'industrie britanniques. Les délibérations qui débouchèrent sur le Règlement permanent conceptualisaient l'Inde comme un vaste « domaine », « le plus grand, le plus immuable et le plus sûr qui ait jamais appartenu à un État », ainsi que le décrit Philip Francis en 1776⁵.

Cependant, le système *zamindari* suscita bientôt de violentes critiques, soit parce que les nouveaux propriétaires terriens se révélèrent être une classe parasite, vivant des fruits du travail de leurs locataires sans chercher réellement à améliorer les choses en contrepartie de leurs rentes et privilèges, soit parce que, comme ce fut très souvent le cas durant les quinze années qui suivirent 1793, incapables de gérer leurs domaines de façon rentable, ils faisaient faillite et devaient vendre leurs terres à d'autres encore moins enclins à investir dans l'amélioration agraire. Même si les *zamindars* perdurèrent, la politique de revenus britannique fut réorientée vers d'autres projets, notamment le système *ryotwari* : un accord révisé périodiquement était passé avec des propriétaires paysans qui, pensait-on, auraient plus de raisons d'améliorer leurs biens. Comme plusieurs auteurs avant lui⁶, Guha concluait que les *zamindars* du Bengale n'avaient absolument pas su satisfaire les attentes pesant sur eux : « loin d'imiter les propriétaires modèles d'Arthur Young », les *zamindars* « se contentaient de s'engraisser sur le dos du pays, tout en vivant à distance confortable. C'est la France de l'Ancien Régime et non l'Angleterre de Townshend et Tull qui [...] constituait encore un meilleur point de comparaison pour le Bengale »⁷. Par la suite, Guha revint fréquemment sur l'importance de l'amélioration, affirmant, non sans réviser en partie son article antérieur, que la doctrine se maintint (notamment avec les ambitions amélioratrices du réformateur lord Bentinck, gouverneur-général de l'Inde de 1828 à 1835). Si le Règlement permanent avait été un échec économique, il n'en avait pas moins valu aux Britanniques la collaboration à long terme des classes foncières indiennes, l'un des principaux soutiens de l'autorité coloniale⁸.

4. *Ibid.*, p. 171.

5. *Ibid.*, p. 17.

6. Par exemple, Rajani Palme Dutt, *India Today*. Londres, Victor Gollancz, 1940, p. 209-212.

7. Ranajit Guha, *op. cit.*, p. 182.

8. Ranajit Guha, « Dominance without Hegemony and Its Historiography », *Subaltern Studies VI*, Ranajit Guha (ed.), Delhi, Oxford University Press, 1989, p. 240-244 ; pour une vision différente du règlement permanent et de son héritage, cf. Peter James Marshall, *Bengal. The British Bridgehead: Eastern India, 1749-1828 (New Cambridge History of India, II : 2)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

Il y a quatre décennies, quand Guha écrivit son article, l'histoire des sciences et de l'environnement n'influençait guère notre compréhension des changements agraires et de l'économie politique de l'Inde coloniale. Rétrospectivement, il est remarquable qu'en explorant les antécédents idéologiques du Règlement permanent, Guha s'en soit strictement tenu à l'idée, attribuée à Philip Francis et d'autres, que les *zamindars* étaient les seuls agents possibles d'amélioration agricole. En considérant cette entreprise comme d'avance vouée à l'échec, il négligeait les nombreuses critiques adressées aux pratiques agraires indiennes et les appels répétés à la réforme qui émanèrent, durant la quarantaine d'années qui suivit 1793, d'administrateurs, de missionnaires et de naturalistes européens. Depuis les années 1960, notre connaissance de l'Asie du Sud a été entièrement transformée : la science est désormais perçue comme l'une des principales expressions idéologiques et comme l'un des grands acteurs matériels des relations de la Grande-Bretagne avec l'Inde, et dans beaucoup d'analyses postmarxistes, la critique environnementale du régime colonial et de ses conséquences est devenue aussi influente que l'étaient jadis les interprétations fondées sur l'économie politique. C'est dans ce contexte scientifique et environnemental que la théorie et la pratique de l'amélioration ont été le plus souvent revisitées ces dernières années, notamment dans les travaux de Richard Grove et de Richard Drayton⁹.

Adoptant une perspective à long terme sur l'amélioration et l'empire, Drayton souligne l'importance critique des idées et des pratiques amélioratives dans la construction de l'Empire britannique à partir du XVII^e siècle¹⁰. Cette « idéologie du développement » alors naissante, comme il la décrit de façon significative, évolua en association étroite et mutuellement bénéfique avec les sciences naturelles, en particulier la botanique, et se diffusa depuis sa base métropolitaine vers les territoires coloniaux outre-mer. Cet « impérialisme de l'amélioration » promettait que « les hommes et les choses pouvaient être administrés, dans l'intérêt cosmopolite, par ceux qui comprenaient les lois de la nature. La puissance européenne, jointe à la maîtrise scientifique de la nature, conférerait nécessairement le plus grand bien au plus grand nombre »¹¹. En Grande-Bretagne, l'amélioration fut d'abord identifiée à la gestion de domaines privés mais, à la fin du XVIII^e siècle, notamment dans les colonies, elle était liée à la politique de l'État. Elle trouvait une expression spécifique dans le transfert de plantes « utiles », mouvement facilité et coordonné par les jardins botaniques créés d'un bout à l'autre d'un empire en plein essor. Cette volonté de gouverner et de contrôler les ressources végétales fut renforcée par les exigences croissantes du commerce et de l'industrie bri-

9. Richard H. Grove, *Green Imperialism: Colonial Expansion, Tropical Island Edens and the Origins of Environmentalism, 1600-1860*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 ; Richard Drayton, *Nature's Government: Science, Imperial Britain, and the 'Improvement' of the World*. New Haven (Conn.), Yale University Press, 2000.

10. *Ibid.*, p. 59.

11. *Ibid.*, p. xv.

tanniques, et par la rivalité avec la France. À l'instar de bon nombre d'auteurs récents, Drayton voit le naturaliste Joseph Banks comme un personnage-clé dans ce réseau toujours plus vaste d'échanges de plantes et de jardins botaniques¹². Combinant savoir scientifique et protection royale, et en tant que conseiller auprès de la Compagnie des Indes orientales, Banks encouragea l'introduction et l'échange de plantes à travers tout l'empire (surtout par le biais des Jardins de Kew). Il aida aussi à développer et à propager l'idée d'amélioration outre-mer pour soutenir le commerce et l'industrie britanniques.

L'établissement d'un jardin botanique à Calcutta en 1786 est aujourd'hui vu comme une innovation qui servit aussi bien les ambitions impériales que le désir d'amélioration. Drayton voit dans les botanistes britanniques plutôt que dans les propriétaires indiens les principaux agents de l'amélioration en Inde ; selon lui, loin de s'étioler du fait de la négligence des *zamindars*, l'amélioration prit de l'ampleur à mesure que l'on avançait dans le XIX^e siècle. Tandis que les Antilles (*West Indies*) perdaient leur importance économique, l'Inde en gagnait, surtout comme pourvoyeuse de denrées tropicales. Après la mort de Banks en 1820, d'autres botanistes métropolitains se chargèrent de promouvoir la botanique économique au service de l'empire, notamment William Hooker et son fils Joseph qui se succédèrent à la tête des Jardins de Kew, du début des années 1840 jusqu'au milieu des années 1870¹³.

Si Drayton a raison d'attirer l'attention sur le rôle stratégique de Kew et de ses directeurs, il oublie, en plaçant le jardin londonien au centre des introductions et des échanges de plantes, à quel point l'amélioration – du moins en Inde – put acquérir sa propre dynamique, ses propres contraintes et caractéristiques. Tout comme Guha voit dans les *zamindars* les agents destinés à améliorer le Bengale, de même, de son point de vue bien différent, Drayton se tourne vers les botanistes impériaux et vers l'introduction de plantes (comme le quinquina) qui bénéficièrent de l'appui de l'État ou remplirent une fonction impériale dans le commerce ou la médecine. Ni l'un ni l'autre de ces auteurs ne montre en quoi l'agriculture paysanne peut avoir été affectée par l'amélioration, ou même si un effort soutenu fut accompli en ce sens.

Ces études, distantes de quarante ans, réalisées par Guha et Drayton, confirment la pertinence de la notion d'amélioration dans toute évocation des changements agraires dans l'Inde coloniale, mais elles laissent de nombreuses questions en suspens. L'amélioration ne connut-elle guère de progrès après le Règlement permanent de 1793, ou acquit-elle une dynamique locale significative ? À quel point son destin fut-il lié aux *zamindars* du Bengale, ou à l'inverse, aux botanistes européens, ou peut-être à d'autres agents encore ?

12. John Gascoigne, *Joseph Banks and the English Enlightenment: Useful Knowledge and Polite Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994 ; Richard Grove, *op. cit.*

13. Richard Drayton, *op. cit.* ; Lucile H. Brockway, *Science and Colonial Expansion: The Role of the British Botanic Gardens*, New York, Academic Press, 1979.

L'amélioration eut-elle un impact sur les changements agraires en Inde et contribua-t-elle sur le long terme à l'apparition de ce que Ludden appelle le « régime du développement »¹⁴ en Inde ? Se limitait-elle à un programme spécifiquement économique, ou façonna-t-elle d'autres aspects du projet colonial visant à connaître, gouverner et exploiter l'Inde ? Le présent essai souhaite réexaminer l'importance, le contexte et l'impact de l'amélioration en Inde au début de l'ère coloniale et proposer quelques réponses préliminaires.

LE DISCOURS DE LA PÉNURIE

Bien que la pauvreté ait depuis longtemps été perçue par les Européens – par le voyageur français François Bernier, au XVII^e siècle, par exemple – comme l'une des caractéristiques de l'Inde, elle avait pour antithèse le déploiement de faste des cours, l'extraordinaire abondance naturelle de certaines régions comme le Bengale, et les profits considérables que permettait le commerce des épices, des tissus et d'autres produits de luxe¹⁵. Pourtant, la conquête du Bengale par les Britanniques, après la bataille de Plassey en 1757, et à sa suite le pillage en règle de l'est de l'Inde, commencèrent à créer une impression différente, plus troublante. La famine de 1770, où près d'un tiers de la population du Bengale pourrait avoir péri¹⁶, accentua beaucoup l'idée de la pauvreté de l'Inde, même si les raisons de cette crise continuent à donner lieu à des interprétations très diverses.

Selon Guha, beaucoup de théoriciens avaient alors tendance à voir la famine comme « la preuve la plus éclatante de la nullité des politiques économiques » suivies par la Compagnie et donc comme la meilleure raison possible pour « chercher une alternative sous la forme d'un accord territorial plus stable et plus englobant », qui serait le Règlement permanent de 1793¹⁷. Néanmoins, des études plus récentes ont montré que la famine de 1770 et celles qui la suivirent de près encouragèrent l'idée que les politiques de la Compagnie étaient moins en cause que les déficiences naturelles même ou l'incapacité des classes agricoles indiennes à profiter des ressources disponibles, soit par ignorance et par inertie, soit à cause des guerres et des pillages qui avaient précédé l'instauration de la domination britannique¹⁸. Dès les années 1780, l'amélioration (par les encouragements prodigués par l'État à

14. David Ludden, "India's Development Regime", in Nicholas B. Dirks (ed.), *Colonialism and Culture*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1992, p. 247-28.

15. François Bernier, *Voyages... Contenant la description des États du Grand Mogol, de l'Hindoustan, du Royaume de Kachemire, etc.* Amsterdam, Paul Marret, 1699, volume I. p. 269-320, volume II, p. 329-342 ; David Landes, *Richesse et pauvreté des nations : pourquoi des riches ? Pourquoi des pauvres*, tr. Jean-François Sené, Paris, Albin Michel, 2000, p. 207-214.

16. David Arnold, *op. cit.*, 1999 ; Rajat Datta, *Society, Economy and the Market: Commercialization in Rural Bengal, c. 1760-1800*, New Delhi, Manohar, 2000.

17. *Op. cit.*, p. 16.

18. Grove, *op. cit.*, p. 332-336.

l'agriculture et au commerce) fut présentée comme la réaction nécessaire à la famine récente, comme dans les Jungle Mahals du sud-ouest du Bengale¹⁹.

Lorsqu'il devint plus facile pour les Européens de parcourir l'intérieur du sous-continent, à mesure que la Compagnie étendit son pouvoir, ces observations critiques se firent plus fréquentes, fondées sur l'observation directe. William Tennant, chapelain à Calcutta, fit de nombreux voyages dans le nord de l'Inde au cours des années 1790 et il en décrivit longuement « l'économie domestique et rurale » ; il considérait « la pauvreté et la nudité universelles » comme la condition caractéristique de ces Indiens qui ne bénéficiaient pas encore des avantages de la domination britannique et qui subissaient toujours les « cruelles spoliations » pratiquées par des despotes « asiatiques »²⁰. Benjamin Heyne, chirurgien et naturaliste dont les périples dans le sud de l'Inde inclurent, dans les années 1800, des zones qui étaient encore sous contrôle musulman (ou avaient depuis peu cessé de l'être), formula des commentaires semblables sur la désolation des campagnes, la pauvreté de l'agriculture et la prédominance des « jungles » sèches et pierreuses²¹. Décrire la misère des campagnes indiennes ainsi que « le dénuement sordide et la pauvreté extrême »²² de ses habitants, c'était faire un grand pas en direction d'une affirmation de la supériorité morale des Britanniques, de leur obligation autoproclamée d'améliorer l'Inde, et donc de leur droit à la gouverner.

En 1786, pour remédier à cette misère apparente, autant que dans l'espoir de favoriser le commerce britannique, le lieutenant-colonel Kyd proposa au gouvernement du Bengale l'établissement d'un jardin botanique à Calcutta. Il ne s'agissait pas, insistait-il, d'un lieu destiné à réunir des plantes rares et curieuses, « mais à établir une réserve en vue de la dissémination d'espèces qui pourront s'avérer profitables aux indigènes comme aux natifs de Grande-Bretagne, et qui pourront finalement tendre vers l'expansion du commerce et de la richesse nationale ». Il pensait au sagou et au manioc, plantes qui, si elles étaient introduites avec succès, pourraient selon lui protéger l'Inde de la famine récurrente, tout comme des cultures telles que l'indigo, le coton, le café, le clou de girofle et la noix de muscade, qui profiteraient tant à l'agriculture indienne qu'au commerce britannique²³. Le gouverneur-général, Cornwallis, et le conseil d'administration de la Compagnie des Indes, à Londres, approuvèrent cette proposition, tandis que Banks estimait que le jardin permettrait de précieux échanges intertropicaux de plantes. Il servait tout à fait, selon lui, « l'objectif de fournir aux habitants de ce cercle du globe

19. James Browne, *India Tracts*, Londres, East India Company, 1788.

20. William Tennant, *Indian Recreations*, 2^e éd., Londres, Longman, Hurst, Rees and Orme, 1804, volume I, dédicace, p. 85.

21. Benjamin Heyne, *Tracts, Historical and Statistical, on India*, Londres, Robert Baldwin, 1814, p. 288-326.

22. Dr Tytler in Agricultural and Horticultural Society of India [AHSI] *Transactions*, 1, 1829, p. 29.

23. Kalipada Biswas, *The Original Correspondence of Sir Joseph Banks Relating to the Foundation of the Royal Botanic Garden, Calcutta*, Calcutta, Royal Asiatic Society of Bengal, 1950, p. 8.

qui jouissent d'un climat semblable à celui de Calcutta, ce qui me paraît être le plus grand des avantages sur cette terre, une augmentation de leurs ressources en matière d'alimentation, de matériau brut et de luxe, en recevant de l'Occident les plantes utiles que l'Orient ne possède pas et en envoyant à l'Occident celles qui jusqu'ici appartenaient exclusivement à l'Orient»²⁴.

La référence, ici et ailleurs dans la correspondance de Banks, à la localisation « tropicale » de l'Inde est plus importante que les historiens ne l'ont en général remarqué, car la fin du XVIII^e siècle est l'époque où les Européens commencèrent à identifier l'Inde au monde tropical. Jusque-là, elle était perçue, la plupart du temps, comme une extension de « l'Orient », comme une partie de l'univers commercial des « Indes », ou comme « l'Hindoustan », région dotée de caractéristiques physiques et culturelles propres. Apparue dans les années 1780 et 1790, l'assimilation de l'Inde aux tropiques s'accéléra dans la littérature coloniale du sous-continent au début du XIX^e siècle, en particulier dans le discours médical et botanique, si bien qu'il était devenu courant, dans les années 1840 et 1850, de qualifier de « tropical » le climat, la végétation ou les maladies de l'Inde, et de situer le pays dans le domaine de « l'agriculture tropicale »²⁵. Cette « tropicalisation » eut de nombreuses conséquences. L'une d'elles fut d'aller à l'encontre de la recherche orientaliste de William Jones et d'autres admirateurs de l'Inde, car elle suggérait que, malgré les réussites de son ancienne civilisation, l'Inde, contrairement à l'Europe, était encore l'esclave d'une nature non maîtrisée. Autre conséquence, la comparaison de l'Inde avec d'autres territoires « tropicaux » – les Antilles, le Brésil et le Pacifique sud – créait chez les voyageurs et commentateurs européens une attente d'abondance naturelle que l'Inde était rarement capable d'offrir.

Bien sûr, tous les territoires tropicaux n'étaient pas censés être identiques. Il manquait peut-être à l'Inde l'esclavage qui, aux yeux de beaucoup de voyageurs, était la plaie des sociétés coloniales aux Amériques ; mais certains attribuaient des effets presque aussi négatifs au système des castes et aux religions pratiquées dans le pays. Pourtant, dans l'esprit de Banks et de bien d'autres, tout comme l'Inde partageait le climat et les maladies d'une grande partie des tropiques, elle était destinée à produire ces cultures commerciales (sucre, coton, tabac, etc.) qui en étaient caractéristiques et ainsi enrichir le commerce et compléter la production de la zone septentrionale tempérée. À l'époque romantique, les tropiques furent associés sur le plan esthétique, ainsi que commercial et scientifique, à l'extraordinaire fécondité de la nature, à une végétation luxuriante et à un soleil éblouissant, aux oiseaux et insectes

24. Kalipada Biswas, *op. cit.*, p. 12 ; cf. David Mackay, *In the Wake of Cook: Exploration, Science and Empire, 1780-1801*, Londres, Croom Helm, 1985, p. 174-177.

25. Pour l'élaboration de cette idée, cf. David Arnold, "India's Place in the Tropical World", *Journal of Imperial and Commonwealth History*, volume 26 (1), 1998, p. 1-21 ; David Arnold, *The Tropics and the Traveling Gaze: India, Landscape and Science, 1800-56*, New Delhi, Permanent Black, 2005.

aux couleurs vives, à une large gamme de fruits et de fleurs exotiques. Les voyages en Amérique du sud effectués par le naturaliste allemand Alexander von Humboldt (1799-1804) contribuèrent à propager cette image séduisante des tropiques, tout comme d'autres récits, écrits dans une veine scientifique et romantique tout aussi exubérante, au sujet de l'île Maurice, de Ceylan et de l'Asie du sud-est portèrent ces attentes enthousiastes à la porte de l'Inde. Les naturalistes itinérants, comme le Français Victor Jacquemont, qui visita l'Inde à la fin des années 1820 et au début des années 1830, mais qui avait auparavant arpenté avec le même ravissement extatique les paysages tropicaux de Haïti et du Brésil, ou comme le médecin allemand W. Hoffmeister et le botaniste britannique Joseph Hooker dans les années 1840, qui explorèrent l'intérieur apparemment « aride » du Bengale et du nord de l'Inde après avoir admiré la splendeur chatoyante de Ceylan, furent amèrement déçus par ce qu'ils découvrirent et commentèrent avec tristesse les carences de l'Inde²⁶. Outre la comparaison avec la révolution agricole en Grande-Bretagne, ces espérances tropicales influencèrent profondément l'attitude des Occidentaux du début du XIX^e siècle face à l'Inde. Par leur déception, ils contribuèrent à créer un discours des « pauvres tropiques » qui modela ensuite la réflexion sur l'amélioration et le développement dans le sud de l'Asie (cette représentation négative des tropiques, et de la place de l'Inde dans cette région, connu peut-être son apogée chez Gourou²⁷). Par ailleurs, dans le contexte de la recherche récente, puisque l'idée de « tropiques » incluait à la fois le sauvage et le cultivé, étudier ce mode d'appréhension de l'Inde permet de transcender la dichotomie artificielle entre son histoire agricole et son histoire environnementale²⁸.

L'INDE EN RUINES

En Inde, comme en France et en Grande-Bretagne, une grande partie des écrits sur l'amélioration prirent la forme de commentaires rédigés par des voyageurs, en mission officielle ou observateurs indépendants. L'un des naturalistes voyageurs parmi les plus célèbres était Francis Buchanan, chirurgien installé au Bengale qui, en 1800, reçut du gouverneur général, lord Wellesley, l'ordre d'écrire un rapport sur les territoires récemment confisqués à Tipu

26. Victor Jacquemont, *Voyage dans l'Inde... pendant les années 1828 à 1832*, 3 volumes, Paris, Institut de France, 1841 ; W. Hoffmeister, *Travels in Ceylon and Continental India*, Edimbourg, William P. Kennedy, 1848 ; Joseph Hooker, *Himalayan Journals*, 2 volumes, Londres, John Murray, 1854.

27. Pierre Gourou, *Les Pays tropicaux : principes d'une géographie humaine et économique*, Paris, Presses universitaires de France, 1940.

28. Arun Agrawal et K. Sivaramakrishnan, "Introduction: Agrarian Environments", in Arun Agrawal et Kalyanakrishnan Sivaramakrishnan (eds), *Agrarian Environments : Resources, Representations, and Rule in India*, Durham, Duke University Press, 2000, p. 1-22.

Sultan, souverain vaincu de Mysore²⁹. Parti de Madras vers l'intérieur des terres, Buchanan découvrit les manifestations nombreuses non seulement des ravages causés par la guerre et les déprédations récentes, mais aussi de ce qu'il considérait comme l'état lamentable de l'agriculture du sud de l'Inde. Alors qu'il voyageait pendant la saison sèche, où l'essentiel de la végétation était en sommeil et l'agriculture quasiment au point mort, Buchanan décrivit à plusieurs reprises le territoire qu'il traversait comme dépourvu de « verdure » et présentant un « aspect désertique ». Comme beaucoup de voyageurs européens à cette époque, Buchanan avait du mal à comprendre le paysage indien en saison sèche : il le trouvait « stérile » et « nu ». Égayé ici et là par quelques cultures, le paysage du Carnatique rappelait à Buchanan la lande écossaise, mais en « encore plus aride »³⁰. En dehors des terres en friche de son propre pays, Buchanan avait en tête deux modèles de paysage et d'agriculture très différents avec lesquels comparer le sud de l'Inde. L'un était la végétation naturellement luxuriante du Bengale oriental et de Chittagong, où il avait herborisé en 1796-1798. Alors que, dans la végétation dense et exotique de cette région, avec ses palmiers, ses bambous et ses plantes grimpantes, bien peu de chose pouvait rappeler au voyageur son paysage « natal », Buchanan la trouva néanmoins « extrêmement agréable », par sa nouveauté comme par « sa beauté et sa grandeur »³¹. De même, il considérait que les zones cultivées du Bengale oriental formaient « un champ continu offrant les plus riches récoltes, libre de toute la raideur des clôtures régulières, et seulement interrompu par les chaumières des indigènes, dissimulées dans des bosquets d'arbres fruitiers, paré de toute l'irrégularité d'une nature luxuriante »³².

La deuxième image qui, par bien des côtés, dominait l'esprit de Buchanan était celle de l'Angleterre rurale, transformée par la révolution agricole, avec ses champs enclos, ses murets de pierre et ses haies, avec son bétail engrainé paissant dans des prairies améliorées ou abrité dans des étables. De fait, à peine plus d'une décennie après l'introduction du Règlement permanent au Bengale, Buchanan reçut des instructions l'enjoignant d'étudier l'état de l'agriculture dans le sud de l'Inde et ses possibilités d'« amélioration »³³. De ce point de vue, les cultivateurs du sud de l'Inde lui semblaient « paresseux » et « négligents ». Même si le sol, loin d'être naturellement déficient, semblait « parfaitement adapté au mode de culture anglais », il fallait « l'enclore et le planter de haies » (I, 30). Pour Buchanan, comme pour beaucoup de

29. Francis Buchanan, *A Journey from Madras through the Countries of Mysore, Canara, and Malabar*, 3 volumes Londres, T. Cadell et W. Davies, 1807 ; Marika Vicziany, « Imperialism, Botany and Statistics in Early Nineteenth-Century India: The Surveys of Francis Buchanan (1762-1829) », *Modern Asian Studies*, volume 20 (4), 1986, p. 625-660.

30. Francis Buchanan, *op. cit.*, 1807, volume I, p. 6.

31. Francis Buchanan (sous le nom de Francis Hamilton), « Some Notices Concerning the Various Plants of India », *Transactions of the Royal Society of Edinburgh*, volume 10, 1826, p. 173-177.

32. Cité in P. J. Marshall, *Bengal. The British Bridgehead: Eastern India, 1749-1828*, *New Cambridge History of India*, II, 2, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 21-22.

33. Francis Buchanan, *op. cit.*, 1807, volume I, p. vii-ix.

ses contemporains, l'absence de champs enclos renforçait l'impression de « nudité », la comparaison tournant à l'avantage de l'Angleterre et de « tout ce qui est rural et sûr dans ses enclosures serrées et proprement érigées »³⁴. L'agriculture et l'économie indiennes étaient tellement en retard aux yeux de Buchanan que l'« assolement améliorateur des récoltes » y était « tout à fait inconnue » et que l'on n'y prêtait « guère attention » à « l'amélioration des espèces de bêtes de labour, auxquelles on se souciait encore moins d'offrir une nourriture suffisante »³⁵.

Tout le récit de Buchanan n'était pourtant pas façonné par une vision aussi négative du paysage et de l'agriculture. Il fut l'un des premiers voyageurs européens en Inde à écrire dans la veine romantique, même si, dans le sud du pays, ses inclinations romantiques se manifestaient surtout dans sa déception constante face à l'« aridité » et au manque de beauté de ces terres désolées. Le romantisme est parfois conçu comme une fuite dans la nature sauvage, loin d'une société de plus en plus mécanisée et surréglementée. Mais comme l'a montré Peter Womack à propos des Highlands écossais dans la période qui suivit la répression du soulèvement jacobite de 1746 – exemple que connaissaient bien les nombreux Écossais travaillant pour la Compagnie des Indes –, les idées d'amélioration capitaliste n'avaient rien d'incompatible avec le romantisme. Sous un certain angle, romantisme et amélioration peuvent être perçus comme deux visions opposées du paysage et de la nature, mais « en réalité ils étaient jumeaux », notamment parce que l'un et l'autre répondaient aux besoins du capitalisme et aux goûts de la bourgeoisie³⁶. Le processus de réconciliation entre romantisme et amélioration prit des formes diverses, mais il est frappant de constater à quel point ces deux notions coexistaient souvent en Inde, faisant préférer un paysage amélioré (qui cherchait, de plus, à satisfaire la nostalgie de la « patrie ») à la « désolation » sauvage observée par de nombreux voyageurs. Cette réconciliation passait parfois, comme dans le cas de Buchanan, par la juxtaposition de quelques lieux romantiques (une cascade spectaculaire, un bosquet ombré, une zone boisée) avec le caractère généralement asséché et nu des paysages du sud de l'Inde³⁷. Mais elle se limitait souvent à supposer que l'Inde, à présent en ruines et appauvrie, redeviendrait agréable et prospère sous l'influence bienfaisante et améliorative de la domination britannique.

Un élément récurrent des récits de voyages et des descriptions topographiques de cette époque était l'identification de l'Inde comme terre de ruines. Comme en Europe, les forts, palais et tombeaux abandonnés pouvaient apparaître comme des objets « pittoresques », dignes de contemplation

34. Moyle Sherer, *Sketches of India*, 4^e éd., Londres, Longman, Rees, Orme, Brown and Green, 1826, p. 158.

35. Francis Buchanan, *op. cit.*, 1807, volume I, p. 126.

36. Peter Womack, *Improvement and Romance: Constructing the Myth of the Highlands*, Basingstoke, Macmillan, 1989, p. 3.

37. Francis Buchanan, *op. cit.*, 1807, volume II, p. 167, 390.

romantique. Ils pouvaient même susciter une grave méditation sur la puissance évanouie et la gloire passée des Mogols, supplantés par les Britanniques. Pourtant, pour l'essentiel, ils inspiraient une réflexion bien plus négative sur la misère dominante. La description de Delhi par l'évêque Heber vers le milieu des années 1820 – « une très horrible scène de désolation, ruine après ruine, tombeau après tombeau [...] » – peut être considérée comme typiques de dizaines de représentations de la décadence urbaine³⁸, alors que dans les campagnes, l'accent sans cesse mis sur la broussaille improductive envahissant les champs jadis cultivés et les villages jadis prospères évoquait un état similaire de dégénérescence rurale. La jungle paraissait « pittoresque » à certains Européens, mais la plupart d'entre eux y voyaient (avec les tigres, les ours et les autres animaux qui l'habitaient) la grande ennemie de l'amélioration. À maintes reprises, dans leurs récits, voyageurs et administrateurs britanniques appellent à remédier à l'état « désolé » du pays qu'ils avaient acquis auprès des Marathes et d'autres dirigeants indiens³⁹. Le manque d'investissement en capital, les défauts du bétail indien, le caractère primitif des instruments aratoires, l'absence d'engrais, de haies et d'enclosures, tout cela faisait partie de la litanie des griefs formulés à l'encontre de l'agriculture indienne⁴⁰. Étant donné l'assimilation alors courante entre « culture » et « agriculture », on voit bien comment une terre apparemment aussi mal cultivée était perçue comme également déficiente sur le plan de la civilisation.

Des éléments de romantisme rétrospectif et prospectif apparaissent dans les écrits d'un autre auteur des débuts de l'ère coloniale, James Tod, agent politique britannique au Rajasthan dans les années qui suivirent la défaite finale des Marathes. Son livre *Annals and Antiquities of Rajasthan*, publié pour la première fois en 1829, a souvent été perçu comme un exemple classique d'érudition orientaliste, mais pourrait aussi être compris comme un essai caractéristique de l'époque romantique, associant histoire, folklore et légende, rempli d'épisodes dramatiques empruntés à la vie des princes et princesses rajputes, et situés dans l'impressionnant paysage désertique et montagneux de cette région. Au cours de ses voyages à travers le Rajasthan, Tod disserte sur le territoire, avec ses traces historiques et mythiques, mais comme Buchanan dans le sud de l'Inde, son récit reflète aussi en grande partie les déprédations causées par les Marathes et par les pillards Pindari avant que les Britanniques n'apportent les « bienfaits de la paix » et ne redressent le déséquilibre entre les évidentes capacités d'un sol fertile et les nombreux champs laissés à l'abandon, non labourés⁴¹.

38. Reginald Heber, *Narrative of a Journey through the Upper Provinces of India, 1824-1825*, 3^e éd., Londres, John Murray, 1828, volume II, p. 290.

39. John Malcolm, *A Memoir of Central India*, 2^e éd., Londres, Kingsbury, Parbury and Allen, 1824, volume II, p. 232-236.

40. William Tennant, *op. cit.*, 1804 ; Benjamin Heyne, *op. cit.*, 1814 ; Heber, *op. cit.*, 1828.

41. James Tod, *Annals and Antiquities of Rajasthan*, 2^e éd., Madras, Higginbotham, 1873, volume I, p. 564-568 ; volume II, p. 544, 572.

Tod est peut-être romantique dans son affection pour les Rajputes « féodaux » et pour le paysage sauvage et accidenté où ils vivaient, mais cela ne l'empêche pas, dans son romantisme soucieux d'amélioration, de prévoir un monde plus sûr et plus prospère. On en trouve une illustration dans un passage tiré de son deuxième voyage au Rajasthan. En février 1820, il contempla les plaines du Mewar du haut d'un escarpement en surplomb. Le panorama révélait « l'une des scènes les plus diversifiées, d'un point de vue moral, politique ou pittoresque », que Tod ait jamais vues. Son esprit embrassait tous les « grandioses théâtres de l'histoire du Mewar », depuis Chittor, « palladium de l'hindouisme », jusqu'aux terres confisquées par le « Toork barbare » (les musulmans) et les Marathes, en passant par le montagneux Aravalli, « abri des héros ». « Que d'associations, que d'aspirations ce paysage n'évoque-t-il pas pour celui qui se sent rajpute face à cette terre superbe ! » La riche plaine qu'il venait de traverser lui apparaissait :

comme une profonde cuvette, fertilisée par de nombreux cours d'eau, alimentée par d'immenses lacs de montagne, et parsemée de villes jadis peuplées, mais pour la plupart aujourd'hui en ruines, même si les signes d'une prospérité naissante commencent à se montrer. De cette hauteur, je concentrais toutes mes spéculations sur un sujet qui m'est des plus chers : le percement d'un canal réunissant l'ancienne capitale du Mewar à la moderne, grâce auquel son sol pourrait décupler son rendement, et qui fermerait à jamais la porte à la famine. Mon œil embrassait toute la ligne de la Banas, depuis sa source jusqu'à son passage à un kilomètre de Cheetore, et les bienfaits susceptibles de résulter d'une telle entreprise semblaient incalculables. Combien d'idées nouvelles deviendraient ainsi accessibles aux Rajputes, quant aux caravanes de bœufs qui transportent lentement les marchandises jusqu'à la capitale succéderont des bateaux glissant sur le canal, et quand ses champs, sur plusieurs kilomètres de part et d'autre, seront irrigués par des tranchées au lieu de la grinçante noria égyptienne⁴².

Avant que le chemin de fer ne transforme le paysage et l'économie agraire de l'Inde, les canaux, plus souvent utilisés pour l'irrigation que, comme en Grande-Bretagne, pour le transport, étaient généralement vus comme le principal moyen d'apporter le changement. Vingt ans avant Tod, James Mackintosh de la Haute Cour de Bombay commenta, en visitant les monuments bouddhistes d'Aurangabad, leurs formes « massives et monstrueuses », conçues selon lui pour « accabler l'esprit plutôt que pour le ravir » et pour « susciter la stupeur, non l'admiration ». À « tous les édifices tant vantés de l'Asie », des Pyramides jusqu'à la Grande Muraille de Chine, il opposait les « quais, canaux et autres ouvrages utiles » construits récemment par les Bri-

42. *Ibid.*, volume II, p. 575-576.

tanniques. « Percer un pays de canaux dans toutes les directions » était « une tâche plus noble que tous ces bâtiments »⁴³

En Inde comme en Europe, le romantisme prit de nombreuses formes. La glorification de la nature sauvage était assurément l'une d'elles, ainsi que le plaisir nostalgique inspiré par les ruines historiques, mais généralement en Inde la contemplation des sites naturels ou des vestiges du passé s'accompagnait d'un désir d'améliorer le pays, tant au sens capitaliste (générer des ressources et du profit à partir du sol) qu'au sens esthétique (transformer un paysage qui semblait « nu » et « stérile », envahi par la jungle ou laissé en friche). La préférence culturelle pour une nature humanisée plutôt que sauvage et vierge était largement partagée. Décrivant en 1827 Dehra Dun, dans l'ouest de l'Himalaya, F. J. Shore loua la beauté du site, évoquant la vallée avec lyrisme. Son œil descendait des montagnes « majestueuses et sublimes », au loin, vers les couleurs changeantes des forêts de *sal* et de *sissoo* au premier plan. Mais ce qui semble d'abord être un éloge sincère des gloires de la nature intacte se conclut avec cette remarque abrupte : « S'il incluait seulement les cultures et les habitations de l'homme, entre la rivière et les collines, ce paysage serait parfait »⁴⁴.

L'AGRICULTURAL AND HORTICULTURAL SOCIETY

L'enthousiasme pour l'amélioration ne se limitait pas à des fonctionnaires coloniaux tels que Buchanan, Tod et Shore. Il fut repris avec une vigueur particulière par le clergé et les missionnaires chrétiens, des hommes comme William Tennant et Reginald Heber, dans les écrits desquels la doctrine de l'amélioration prit une forte nuance morale⁴⁵. Particulièrement révélatrice des ambitions et de l'attitude évangélisatrice propres à l'amélioration fut la création de l'*Agricultural and Horticultural Society of India* (AHSI), fondée à Calcutta en 1820 grâce aux efforts de William Carey, missionnaire baptiste. L'un des premiers missionnaires britanniques à travailler en Inde, Carey était un botaniste accompli et passionné. Le fait qu'un évangélisteur comme lui ait été à l'initiative de l'AHSI souligne la réticence du Gouvernement de l'Inde et du Conseil d'administration de la Compagnie à agir directement à des fins d'amélioration, confiée de préférence à l'entreprise individuelle ; cela montre aussi le caractère implicitement chrétien d'un programme consistant à remplacer les jungles « païennes » et l'agriculture « négligée » par des fermes soignées, des champs bien labourés et des paysans industriels.

43. Robert James Mackintosh (éd.), *Memoirs of the Life of Sir James Mackintosh*, Londres, Edward Moxon, 1836, volume II, p. 77-78.

44. F. J. Shore, *Report on the Dehra Doon, 1827-28*, Calcutta, Samuel Smith, 1836, p. 18.

45. William Tennant, *op. cit.*, 1804 ; Heber, *op. cit.*, 1828.

Dans son manifeste, Carey déclarait que la formation d'une telle organisation permettrait « d'élargir les idées de la paysannerie, de dissiper leurs préjugés, de mobiliser leurs énergies latentes, d'encourager leur industrie et de promouvoir leur respectabilité et leur utilité dans la société »⁴⁶. Il continuait ainsi :

L'assèchement des marais, la mise en culture de grandes étendues de campagne à présent non seulement inutiles, mais habitées par des bêtes sauvages et sources de graves maladies – l'amélioration du bétail – la création en plus grande quantité des biens nécessaires et agréments de la vie, et de matières premières pour les manufactures ; la conquête progressive de l'indolence qui est presque devenue une seconde nature chez les Asiatiques ; l'imposition d'habitudes de propreté, l'arrangement soigneux des convenances domestiques, en lieu et place d'une misère crasseuse, de la négligence et de la confusion ; en un mot, l'industrie et la vertu remplaçant l'oisiveté et le vice, tout cela pourrait, grâce à une association de cette nature, finir par devenir d'une importance évidente pour les indigènes mêmes⁴⁷.

La « mission » de Carey (comme l'appelèrent avec à propos des auteurs postérieurs) visait aussi l'anglicisation, puisque les termes dans lesquels il concevait spontanément l'amélioration devaient presque tout à l'expérience britannique plutôt qu'indienne. C'était particulièrement flagrant dans le questionnaire en vingt points qui fut adressé en 1820-21 à des correspondants à travers toute l'Inde. Les questions, trop longues pour être citées intégralement, commençaient par des demandes d'informations sur l'état actuel du climat, du sol, de l'agriculture, de la gestion des animaux, de l'amélioration des stocks et des marchés, avant de passer plus spécifiquement aux tentatives accomplies pour améliorer les « friches » et les pâtures, pour assécher, fertiliser et enclore les terres, pour établir des vergers et des plantations d'arbres. La question 15 reflétait très bien cette orientation extra-indienne, en demandant « dans quelle mesure certaines des productions de l'Europe peuvent-elles être portées à la perfection ? Les plantes communes en Europe s'épanouissent-elles chez vous à la saison des pluies ? Les haricots, pois, choux, choux-fleurs, navets et autres légumes européens perfectionnent-ils leurs semences et gardent-ils leurs qualités, ou dégénèrent-ils ? N'est-il pas possible d'améliorer les différentes sortes [de légumes] de la même façon qu'elles sont améliorées en Europe ? »⁴⁸ Si cette dernière phrase trahissait une irritation croissante, la question 18 était encore plus directe : « Que pensez-

46. *AHSI Transactions*, op. cit. volume I, 1829, p. iii.

47. *Ibid.*, p. iv.

48. *Ibid.*, p. xvi-xix.

vous des obstacles à l'amélioration agricole ? Et quels seraient selon vous les remèdes les plus adaptés ? »⁴⁹.

Initialement, l'*Agricultural and Horticultural Society* bénéficia d'un soutien relativement large. À peine mentionnée par les auteurs modernes, elle fut favorablement comparée en son temps avec la Société asiatique du Bengale (*Asiatic Society of Bengal*), fondée en 1784 et, avec quelque 600 adhérents dans les années 1840, elle compta un moment davantage de membres que cette dernière. F. J. Mouat déclara en 1848 que l'AHSI était « l'association la plus florissante et la plus couronnée de succès en Inde », et « celle qui avait rempli sa mission avec le plus de sérieux et d'honnêteté »⁵⁰. Employant un lexique quasi religieux, d'autres partisans enthousiastes affirmèrent que l'AHSI était « une véritable bénédiction pour le pays »⁵¹. Durant ses quarante premières années, elle bénéficia de la protection de plusieurs gouverneurs-généraux. L'un d'eux, William Bentinck, s'identifia de très près aux objectifs évangélistes de l'AHSI lorsqu'il déclara à la société en 1835 qu'il était « impossible de ne pas déplorer l'état lamentable qui caractérise l'agriculture au même titre que toutes les autres sciences dans ce pays. Regardez où vous voudrez [...] et vous observerez les mêmes résultats : pauvreté, infériorité, dégradation, sous toutes leurs formes. Face à tous ces maux, le savoir, le savoir, le savoir est le remède universel »⁵². Le siège de la société à Calcutta et ses antennes ailleurs (notamment à Bombay, à partir de 1830, et à Madras, à partir de 1836) reçurent un modeste financement de l'État pour poursuivre leurs activités ou à des fins spécifiques d'amélioration (comme les essais sur le coton) et ses représentants eurent des échanges de courriers avec le Conseil d'administration de la Compagnie des Indes au sujet de l'introduction de nouvelles espèces végétales ou des taxes discriminatoires levées sur le coton et le blé indiens importés en Grande-Bretagne.

La société ne parvint cependant pas à obtenir un appui plus substantiel de l'État, et ne put dépasser le stade de la « coopération cordiale »⁵³. Contrairement à ce que le raisonnement de Drayton pourrait laisser supposer, amélioration et impérialisme ne fonctionnaient pas entièrement en tandem. Dès la fin des années 1830, divers signes indiquaient que le gouvernement était déçu par le peu de résultats concrets découlant des projets ambitieux et des intentions bienveillantes de la société, tandis que ses membres, de leur côté, estimaient qu'elle ne pouvait entreprendre de manière réaliste des tâches qui relevaient plutôt de l'État et du capital⁵⁴. Par conséquent, les activités de

49. *Ibid.*, p. xviii.

50. Agricultural and Horticultural Society of India (AHSI). Minutes manuscrites, Calcutta, 1843-1848, 13 janvier 1848.

51. Nathaniel Wallich, "A Brief Notice Concerning the Agricultural and Horticultural Society of India", *Hooker's Journal of Botany*, volume 5, 1853, p. 137.

52. Cité in Richard Temple, "The Agri-Horticultural Society of India", *Calcutta Review*, volume 22, 1854, p. 357.

53. *Ibid.*, p. 342.

54. H.H. Spry in AHSI *Proceedings*, op. cit., juin 1839, p. 52.

l'AHSI restèrent souvent confinées à la collecte de données agraires et au rôle de «dépositaire d'informations pratiques»⁵⁵. Dans le contexte de l'Inde coloniale, on a aujourd'hui tendance à considérer savoir et pouvoir comme équivalents, mais sans un bouleversement radical de la société agraire, il était difficile de convertir le stock de savoir en pouvoir empirique.

L'une des ambitions de Carey, en créant l'AHSI, avait été d'attirer des membres indiens. Cela reflétait en partie son propre prosélytisme au sein de la société coloniale (il fut un pionnier de la traduction en bengali et de l'instruction dispensée en langue vernaculaire). Mais il s'agissait aussi d'une reconnaissance pragmatique de la position dominante confiée aux *zamindars* par le Règlement permanent et du fait qu'ils étaient la principale voie d'accès à la masse de la paysannerie. Comme le dit Carey en 1820, il était important d'impliquer les «indigènes de qualité» dans la société, puisque «l'un de ses principaux objets sera l'amélioration de leurs domaines, et de la paysannerie qui y réside». C'est là qu'était, selon lui, «le bien-être futur de l'Inde»⁵⁶. De toute évidence, l'espoir d'utiliser la classe des propriétaires terriens comme support de l'amélioration ne s'était pas éteint dans les années 1790, pas plus qu'il n'avait disparu plusieurs décennies après.

Les ambitions de Carey furent en partie réalisées. Contrairement à l'*Asiatic Society*, l'AHSI put s'appuyer d'emblée sur la participation des Indiens : l'un de ses premiers membres fut Radha Kanta Deb, elle compta parmi ses vice-présidents Dwarkanath Tagore et Ram Kum Sen dans les années 1840, et ses réunions attiraient d'autres membres éminents des *bhadralok* de Calcutta, propriétaires, entrepreneurs et intellectuels. À l'intérieur des terres, des *zamindars* et des fonctionnaires indiens assistaient aux réunions de section (notamment à Bhagalpur, au Bihar) et aidaient à juger les fruits et légumes lors des expositions. Une section de la société fut ressuscitée en 1844 dans le district de la Hooghly, avec l'espoir précis de susciter une plus grande participation des *zamindars*⁵⁷. En 1846, alors que seuls 36 de ses 606 membres étaient des «Asiatiques», la société fit traduire en bengali deux volumes de ses *Transactions*; un an plus tard, elle publia un manuel d'agriculture en langue vernaculaire. Elle peut donc être perçue comme un lieu important de collaboration entre les élites indiennes et européennes au début du XIX^e siècle, même si (à en juger d'après la réponse de Radha Kanta Deb au questionnaire de Carey), les membres indiens étaient plus enclins que les Européens à attribuer au mauvais temps les carences de l'agriculture indienne et à dépeindre les propriétaires comme des paternalistes bienveillants soucieux «du bien-être et du bonheur de la paysannerie»⁵⁸.

55. Richard Temple, *op. cit.*, 1854, p. 354.

56. *AHSI Transactions*, volume I, 1829, p. xii.

57. *AHSI Journal*, volume 5, 1846, p. 84-84, 180-182.

58. *AHSI Transactions*, volume I, 1829, p. 56.

L'amélioration put aussi faire quelques recrues au-delà des propriétaires et séduire des subalternes : dans les années 1840, jusqu'à 200 *malis* (jardiniers) assistèrent aux expositions de la société à Calcutta et se virent décerner des prix pour leurs fruits, leurs légumes et leurs fleurs. À son apogée, la Société attirait toutes sortes d'individus : fonctionnaires européens, officiers, pasteurs et leurs épouses, planteurs d'indigo et *zamindars* bengalis. Pourtant, vers le milieu des années 1840, la proportion de membres « indigènes » se contracta pour ne plus représenter que 5 % du total. En 1846, le président déclara : « Quand la Société fut fondée, on ne pouvait guère s'attendre à ce que cette classe de la communauté y adhère volontiers ; il était bon que la portion européenne ouvre la voie, et ce fut le cas. Mais l'on pouvait espérer que, l'instruction progressant parmi eux, ils commenceraient à entrevoir combien leurs intérêts pouvaient être favorisés par l'action de cette Société, et que ses objectifs rencontreraient un chaleureux soutien de leur part »⁵⁹. Cela ne s'étant pas produit, cet échec fut de plus en plus attribué à « l'apathie » indienne, ainsi que l'incapacité à entraîner des changements plus considérables dans les campagnes.

La volonté officielle d'amélioration survécut à la mort de Carey en 1834. Officiellement, la société se fixait toujours pour but de sauver l'agriculture d'un état « plus grossier [...] que celui de l'Angleterre il y a deux siècles »⁶⁰. Pourtant, cette noble ambition était difficile à conserver en pratique. Par exemple, même si l'AHSI visait initialement à améliorer l'élevage et les espèces animales en Inde, ce souci eut du mal à se traduire par une action concrète. Répondant au questionnaire de Carey, le docteur Tytler expliqua que, dans le district d'Allahabad, « Le bétail, au sens anglais du terme, semble inconnu [...]. Il semble n'exister aucun de ces établissements que l'on nomme laiteries en Angleterre »⁶¹. En 1839, l'AHSI créa un prix pour les bovins et ovins, mais y renonça quatre ans plus tard. En moyenne, seules douze bêtes par an avaient été exposées, et les tropiques passaient pour un environnement inadapté à l'amélioration des ovins⁶².

Pour nombre de ses membres, la société joua un rôle plus modeste que Carey ne l'avait envisagé. Comme le jardin botanique de Calcutta, elle permit l'introduction et la dissémination de plantes exotiques, en particulier la distribution aux Indiens et aux expatriés de semences de légumes, de fleurs et d'arbres fruitiers européens. En 1840, J. F. Royle nota le progrès spectaculaire de cette version plus décorative de l'amélioration, à Calcutta et dans les environs :

59. *AHSI Journal*, volume 5, 1846, p. lxix.

60. *AHSI Transactions*, volume I, 1829, p. 6.

61. *AHSI Transactions*, volume I, 1829, p. 22.

62. *AHSI Minutes*, 8 mars 1843.

Des maisons de campagne ont surgi de tous côtés, des jardins ont été ajoutés aux maisons de ville, dans les faubourgs, et sur les berges de la rivière [Hooghly], tant parmi les indigènes que chez les Européens, tous pleins des plus beaux fruits et légumes. Des améliorations semblables ont eu lieu dans de nombreuses parties de l'intérieur du pays⁶³.

Ayant adopté la floriculture comme l'une de ses principales initiatives en 1844, l'AHSI organisa avec succès des expositions de fruits et de légumes, à Calcutta et dans des villes plus à l'intérieur des terres, comme Lucknow et Bhagalpur ; des prix furent décernés aux plus belles fleurs ou aux meilleurs cèleris, pois et asperges⁶⁴. Bien sûr, il était possible d'affirmer que la floriculture et l'horticulture, à leur manière, comptaient autant que l'agriculture et l'élevage. En 1836, Nathaniel Wallich, surintendant du jardin botanique de Calcutta et personnalité éminente de l'AHSI pendant de nombreuses années, chercha ainsi à convaincre ses supérieurs : « Aucun gouvernement éclairé, et moins encore celui des britanniques dans ce pays, ne saurait manquer d'apprécier l'influence bénéfique que l'on peut exercer sur les administrés en leur donnant le goût de l'agriculture et du jardinage, les plus pures, utiles et civilisées de toutes les occupations humaines »⁶⁵. Pourtant, il était de plus en plus évident que, pour la plupart de ses membres, l'AHSI servait mieux les fins de récréation et d'embellissement que de transformation agraire.

PROGRÈS DE L'AMÉLIORATION

Ce serait néanmoins une erreur que de rejeter l'*Agricultural and Horticultural Society* comme entièrement inefficace. Tant par ses propres efforts que par l'influence des activités de ses membres et sympathisants, la société contribua à encourager l'éthos de l'amélioration et à susciter quelques changements modestes mais bien réels dans les récoltes. L'ampleur et l'importance de ces innovations agricoles exigeraient un examen plus détaillé, mais ils méritent qu'on en fasse ici brièvement mention.

Dans les années 1840, l'AHSI comptait onze comités permanents chargés chacun d'une activité spécifique. Il y en avait pour le sucre, le coton, la soie, le chanvre et le lin, le café et le tabac, les oléagineux et les céréales. La canne à sucre est l'un des domaines où la société et ses membres étaient les plus actifs et les plus influents, en partie parce que cela semblait correspondre à l'identité « tropicale » de l'Inde, en partie parce que sa culture était déjà largement répandue (mais dans des variétés fournissant peu de jus) et donc mûre

63. J. F. Royle, *Essay on the Productive Resources of India*, Londres, W.H. Allen, 1840, p. 197.

64. *AHSI Journal*, volume 5, 1846, p. 41-42, p. 181.

65. Wallich au gouvernement du Bengale, 1^{er} octobre 1836, Board's Collections, F/4/1761 : 72126.

pour l'amélioration. On s'intéressait beaucoup à la variété dit « Otaheite » (« Bourbon » en France), qui arriva en Inde non de Tahiti mais de l'île Maurice. Elle fut importée dans le centre de l'Inde en 1829 pour le compte du capitaine W. H. Sleeman qui, lorsqu'il ne pratiquait pas la répression contre les Thugs qui le rendit célèbre, encourageait les paysans de la vallée de la Narmada à adopter cette nouvelle variété. Étant donné ses propriétés nettement supérieures et les prix beaucoup plus élevés qu'on pouvait en obtenir sur le marché, la canne à sucre Otaheite se répandit rapidement dans tout le nord de l'Inde et dans le Deccan⁶⁶. L'AHSI aida ce processus en cultivant la canne à sucre et en en distribuant à ses membres : au cours de la seule année 1839, elle en distribua 42 000 tiges⁶⁷.

Le sucre correspondait aux attentes « tropicales » concernant l'agriculture indienne, mais beaucoup des plantes, décoratives ou utilitaires, soutenues par l'AHSI reflétaient au contraire une volonté d'angliciser l'agriculture, l'horticulture et la floriculture en Inde. Autant d'efforts furent déployés pour essayer d'établir dans le pays le pommier, le poirier et le pêcher, que pour disséminer des variétés améliorées de mangues et de fruits tropicaux venus de Tahiti et d'Asie du sud-est. Un légume tempéré réussit à s'implanter, avant même la création de l'AHSI : la pomme de terre, l'un des rares cas où une culture vivrière fut importée de Grande-Bretagne avec succès. Même si certaines pommes de terre peuvent avoir été cultivées en Inde auparavant, la production ne devint significative qu'à la toute fin du XVIII^e siècle. La raison principale en fut une présence militaire croissante : les régiments de la Compagnie des Indes et de l'armée britannique incluaient un grand nombre de soldats irlandais et écossais friands de tubercules, et la rentabilité du marché de la pomme de terre dans les cantonnements incita les paysans (et même les détenus dans les jardins des prisons) à la cultiver. L'AHSI ne fut pas à l'origine de cette évolution mais, comme le gouvernement, elle approuva et encouragea la production de « cette racine salubre et utile »⁶⁸, surtout dans l'ouest du Deccan et dans les régions de collines comme le Tripura, au nord-est. Malgré l'incapacité de l'AHSI et de ses alliés à accomplir une transformation radicale de l'Inde agraire, ces changements plus modestes ne doivent pas être sous-estimés, au moins parce qu'ils indiquent que les paysans réagirent à l'apparition de nouvelles variétés et de possibilités sur le marché. L'Inde ne succomba pas forcément à l'esprit améliorateur du navet et de la betterave fourragère, ces légumes emblématiques, même si l'AHSI fit de son mieux pour les honorer, comme à Bhagalpur en 1846, où un prix fut décerné à un panier de betteraves, « peut-être aussi belles qu'on en a jamais produit en Angleterre »⁶⁹. En revanche, la pomme de terre, au même titre que le chou-

66. Lettre de Sleeman à l'AHSI, 9 mai 1836, Board's Collections F/4/1768 : 72586 ; Richard Temple, *op. cit.*, 1854, p. 342.

67. AHSI *Proceedings*, juin 1839, p. 7.

68. Minute de Bentinck, 12 novembre 1803, Board's Collections F/4/179 : 3224.

69. AHSI *Journal*, volume 5, 1846, p. 83.

fleur et le petit pois, trouvèrent une place de choix dans les potagers indiens et dans les goûts culinaires.

La culture du coton est un autre domaine où l'AHSI fut très impliquée. Outre les essais réalisés dans les années 1830, dans sa ferme expérimentale près de Calcutta, elle recruta, avec l'aide du gouvernement, dix planteurs du Sud des États-Unis en 1839-40 en tant que conseillers pour la culture de variétés étrangères, pour leur égrenage et leur commercialisation. Le projet se heurta à quantité de difficultés – notamment parce que les Américains ignoraient tout des conditions de l'Inde – et l'AHSI fut forcée de reconnaître à ses dépens que le Bengale n'était pas le lieu idéal pour les essais de plantation de coton⁷⁰. En l'occurrence, l'initiative de l'État s'avéra finalement plus efficace. En matière d'expérimentation sur les variétés étrangères de coton, le flambeau fut repris par Robert Wight, botaniste de Madras, dont la ferme subventionnée, près de Coimbatore, prouva dans les années 1840 qu'il était possible d'acclimater les souches importées, notamment le coton de la Nouvelle-Orléans, très apprécié, et encouragea leur adoption par les paysans dans tout le sud de l'Inde⁷¹.

Malgré la modestie des ressources financières et techniques à leur disposition, des hommes comme Wight ou comme Royle (qui, dans les années 1820 et 1830, avait été surintendant du jardin botanique de la Compagnie à Saharanpur, homologue septentrionale « tempérée » de la « tropicale » Calcutta, avant de se retirer à Londres où il devint conseiller du Conseil d'administration pour les questions d'économie botanique), pourraient légitimement être perçus comme l'équivalent de nos actuels experts en développement. Ils combinaient une connaissance locale pratique de la science végétale et une appréciation des impératifs plus larges de l'économie impériale, cherchant à établir un programme de changement agricole qui, selon eux, bénéficierait à l'Inde autant qu'à la Grande-Bretagne. Royle fut l'un des nombreux chirurgiens-botanistes à faire le lien entre une science de plus en plus professionnalisée, un mécénat d'État incohérent et la cohorte des améliorateurs amateurs. Pour lui, comme pour beaucoup des premiers avocats du changement, la principale tâche de l'amélioration était de surmonter « l'explicable décalage » entre la richesse naturelle du sol de l'Inde et la pauvreté de sa production⁷².

Deux autres aspects quelque peu contradictoires caractérisent l'effort d'amélioration avant la Mutinerie de 1857. Le premier concerne la colonisation et l'installation des Blancs. Guha nous rappelle que beaucoup des théoriciens de la fin du XVIII^e siècle étaient convaincus de « l'indésirabilité de la colonisation »⁷³, croyant que la Compagnie ne pouvait priver les Indiens de leur droit avéré au sol : au mieux, les Européens pourraient être autorisés

70. AHSI *Proceedings*, juin 1839, p. 33-59 ; Board's Collections, F/4/1949 : 84747.

71. John Forbes Royle, *On the Culture and Commerce of Cotton in India*, Londres, Smith, Elder, 1851, p. 472-521.

72. John Forbes Royle, *op. cit.*, 1840, p. iii-iv.

73. Ranajit Guha, *op. cit.*, p. 18.

à cultiver les friches n'appartenant à personne. L'exclusion des fermiers blancs rendait d'autant plus forte la dépendance envers les *zamindars* améliorateurs⁷⁴. La Compagnie des Indes orientales était assurément opposée à l'idée de colons blancs en Inde, et le resta, non seulement par respect pour le droit à la terre, mais aussi par crainte des protestations véhémentes qu'entraînerait l'expropriation, par la conviction selon laquelle les Européens ne pouvaient rivaliser avec les Indiens comme cultivateurs, artisans ou ouvriers, et de peur qu'un afflux de Blancs des classes inférieures ne suscite le mépris envers la race dirigeante et n'exacerbe le conflit racial⁷⁵.

Malgré l'interdiction officielle, une certitude se maintint : seuls les Européens, supérieurs par leur énergie, leur compétence et leurs capitaux, étaient capables de créer l'élan nécessaire à un changement agraire. Selon le docteur Tytler, présent à Allahabad en 1820, l'Inde avait grand besoin des « efforts européens », qui seuls pourraient entraîner rapidement « l'amélioration du désolant état de choses actuel »⁷⁶. Plusieurs des projets soutenus par l'AHSI semblent avoir été conçus à l'intention des agriculteurs et entrepreneurs européens. Les arguments favorables à la présence de colons blancs, et surtout de planteurs qui montreraient aux Indiens la voie de l'amélioration⁷⁷, s'exprimaient avant tout en termes économiques, mais le plaidoyer prenait souvent une coloration morale, militaire, paysagère ou sentimentale. Écrivant en 1821, mais en se rappelant son séjour au Bengale et dans les territoires frontaliers de l'est à la fin du siècle précédent, Robert Lindsay prétendait que les colons européens pouvaient beaucoup pour « améliorer » le pays. À propos de Sylhet en particulier, il affirmait que « Si les Européens étaient autorisés à coloniser, les hautes terres de cette province et des voisines deviendraient bientôt la plus belle région du monde, grâce à leur industrie et grâce à la fertilité du sol »⁷⁸.

À mesure que le Bengale fut de plus en plus perçu comme une province malsaine, suite à l'ouverture de la frontière himalayenne après la guerre de 1814-1816 opposant les Anglais aux Gurkhas, et face au riche potentiel que ses contreforts et ses vallées semblaient offrir aux vergers, aux exploitations et fermes à l'anglaise, on en vint à supposer qu'il pourrait un jour y avoir un nombre considérable de colons blancs vivant et travaillant dans les collines. En 1821, le capitaine J.D. Herbert fit observer que la population indigène de Kumaon, bien qu'occupant un sol fertile, n'était guère susceptible d'« améliorer rapidement » le pays sans « l'appui des capitaux européens et l'exemple de l'entreprise européenne ». Si l'expérience de la colonisation européenne devait

74. *Ibid.*, p. 105, 156.

75. David Arnold, "White Colonization and Labour in Nineteenth-Century India", *Journal of Imperial and Commonwealth History*, volume 11 (3), 1983, p. 133-158.

76. *AHSI Transactions*, volume I, 1829, p. 29.

77. Henry Thomas Colebrooke et A. Lambert, *Remarks on the Present State of the Husbandry and Commerce of Bengal*, Calcutta, n. p., 1795, p. 99.

78. Lord Lindsay, *Lives of the Lindsays*, volume III, Londres, John Murray, 1849, p. 222.

être tentée en Inde, pensait-il, « nous ne saurions choisir un meilleur endroit que ces montagnes, par le caractère favorable du climat, le vaste espace laissé aux améliorations européennes, la quantité de terre disponible ou, enfin, la pépinière qu'une telle colonie pourrait devenir pour forger une race robuste et belliqueuse à laquelle confier si nécessaire le salut de l'empire ». Il reconnaissait néanmoins qu'une telle idée n'était rien d'autre que « visionnaire », et que les améliorations avaient plus de chances d'être effectuées ailleurs et par d'autres moyens que des colons blancs⁷⁹.

La réussite apparente de la colonisation blanche en Australie semble avoir renforcé plutôt que diminué l'intérêt pour des projets équivalents dans les hautes terres de l'Inde, en suggérant comment le pays pourrait non seulement être amélioré mais aussi cesser d'être l'anomalie qu'était jusque-là cette colonie sans colons. Briand Hodgson, ancien Résident britannique au Népal, était l'un de ceux qui reprirent dans les années 1850 l'argument en faveur des colons blancs à Darjeeling, au Cachemire et dans la vallée de Katmandou, y voyant à la fois un bastion de l'autorité britannique et un refuge pour les émigrés pauvres d'Irlande et d'Écosse⁸⁰. Dans les années 1860 et 1870, cependant, malgré la disparition de la Compagnie, remplacée par le gouvernement de la Couronne, l'idée de colons blancs dans les contreforts de l'Himalaya paraissait de moins en moins vraisemblable, même si quelques convaincus s'y accrochaient encore⁸¹. Somme toute, l'amélioration n'était plus associée à la colonisation blanche.

Il y eut une autre évolution notable. Alors que l'essor de l'idéologie du laisser-faire en Inde au début du XIX^e siècle rendait moins probable une intervention de l'État à l'appui de l'amélioration, la persistance de la famine (notamment dans le sud et le centre de l'Inde en 1833, et dans le nord en 1837-38) servit à prouver la vulnérabilité durable de l'agriculture indienne, l'impact très limité que des projets améliorateurs de botanistes comme Wright ou d'organisations comme l'AHSI avaient sur la subsistance rurale, et le besoin urgent (ne serait-ce que pour protéger les revenus du gouvernement) d'une forme de réponse officielle à la misère rurale. Ces épisodes de famine détournèrent encore un peu plus l'attention du Bengale au profit d'autres régions de l'Inde (sans *zamindars*) où d'autres possibilités se présentaient, en particulier par le percement de grands canaux d'irrigation avec l'aide de l'État, travaux dont avaient rêvé Mackintosh et Tod une ou deux décennies auparavant. Grâce à ces canaux, aux berges plantées de milliers d'arbres venus du jardin botanique de Saharanpur, source d'ombre ainsi que de bois de chauffage et de construction, le paysage de l'Inde du nord fut perçu dans

79. J. D. Herbert, "Report of the Mineralogical Survey of the Himalaya Mountains", *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 11 (2), 1842, p. viii.

80. Brian Houghton Hodgson, "On the Colonization of the Himalaya by Europeans", in *Essays on the Languages, Literature, and Religion of Nepal and Tibet*, deuxième partie, Londres, Trubner, 1874, p. 83-89.

81. David John F. Newall, *The Highlands of India*, Londres, Harrison, 1882.

les années 1850 comme présentant des signes manifestes d'amélioration. La transformation semblait surtout flagrante au Pendjab récemment annexé, et jusque-là dominé par le désert, « la jungle broussailleuse » et la « friche pastorale »⁸². En 1851 encore, le gouverneur-général, lord Dalhousie, était si choqué d'y trouver des plaines largement dépourvues d'arbres qu'il demanda un ambitieux effort d'afforestation pour remédier à cette « déficience désolante ». Il approuva aussi une aide financière à l'établissement d'une section locale de l'AHSI⁸³.

L'ouverture du Canal du Gange, achevé sous le mandat de Dalhousie, fut saluée comme un remède au genre de famine qui avait dévasté le nord de l'Inde en 1837-38. On y vit aussi le symbole d'une nouvelle ère d'amélioration où l'ingénierie britannique dépasserait les constructions des Moghols, laissant une empreinte visible sur le paysage indien. Selon un chapelain militaire, le canal était un ouvrage qui, « par la noblesse de sa conception et la sagesse de ses objectifs, relègue dans l'ombre tous les travaux des empereurs mahométans, même les plus grands ». Il devait aussi « rendre impossible la récurrence d'une famine comparable » à celle des années 1830⁸⁴. Par leur impact sur le paysage et l'économie rurale, les canaux, et ensuite le chemin de fer, transformèrent le paysage indien comme jamais les efforts de l'AHSI ne purent le faire.

*

Même s'il n'existait aucun consensus clair parmi les commentateurs britanniques quant à la cause de ses carences, la pauvreté associée à la campagne et à l'agriculture indiennes à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e permettait une stratégie d'amélioration largement déployée, qui allait bien au-delà de l'institution du Règlement permanent en 1793 ou des activités d'un petit groupe de botanistes redevables envers Kew. L'Inde semblait mûre pour l'amélioration, sous la forme d'une anglicisation de son agriculture suivant le modèle britannique, ou d'une tropicalisation selon l'exemple des Antilles et du Brésil. Alors que les débats de la fin du XIX^e siècle sur la pauvreté de l'Inde se focalisaient sur les arguments économiques, ces discussions antérieures proposaient une plus large critique environnementale et morale de l'Inde et suggéraient une tout aussi large gamme de solutions, notamment en accordant un plus grand rôle à la colonisation et à l'entreprise européennes. À la fin des années 1840, beaucoup de ces ambitions amélioratrices et de ces projets expérimentaux avaient déjà échoué, soit par manque de soutien de

82. William Jameson, "On the Physical Aspects of the Punjab: its Agriculture and Botany", *Journal of the Horticultural Society of London*, volume 8, 1853, p. 273-313.

83. William Lee-Warner, *The Life of the Marquess of Dalhousie*, volume I, Londres, Macmillan, p. 363; Board's Collections F/4/2429; 132616.

84. John Cave Browne, *Indian Infanticide: its Origin, Progress, and Suppression*, Londres, W.H. Allen, 1857, p. 77.

l'État (à une époque de laisser-faire croissant) ou par leur irréalisme et leur ignorance des conditions indiennes.

Le désir d'amélioration ne s'éteignit pas tout à fait, mais au milieu du XIX^e siècle l'*Agricultural and Horticultural Society of India*, un de ses principaux avocats, avait perdu l'essentiel de son zèle en la matière et se limitait à un rôle décoratif et récréatif. Le besoin d'amélioration dans l'agriculture indienne n'en continuait pas moins à se faire sentir : il fut même souligné par les famines colossales de la fin du siècle et par l'essor d'une science agricole plus techniquement avancée⁸⁵. Pourtant, malgré l'échec largement constaté du système *zamindari*, la mise en place de l'amélioration fut laissée soit à l'initiative indienne jadis méprisée, soit à l'intervention d'une autorité coloniale réticente. De plus, le désir d'amélioration était resté, depuis le départ, un mouvement européen, qui n'avait pas su susciter parmi les Indiens l'enthousiasme et les ressources nécessaires pour un réel bouleversement agraire. Même s'il en était encore question dans les années 1840 et 1850, le modèle britannique des propriétaires et fermiers améliorateurs avait pratiquement échoué sur le sol indien. En ce sens, du moins, Guha avait sans doute raison.

*David Arnold est professeur émérite d'histoire globale
et asiatique à l'université de Warwick (UK)*

Article traduit de l'anglais par Laurent Bury

85. John Augustus Voelcker, *Report on the Improvement of Indian Agriculture*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1893.